Chant de l'évacuée d'Alsace

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **68 (1939)**

Heft 14

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Il y a beaucoup de choses à réformer, dis-tu. C'est vrai. Mais précisément parce que tu as mission d'en améliorer quelques-unes, tu dois agir prudemment et ménager les susceptibilités.

Tu réussiras si tu n'as fermé aucune âme, brisé aucune volonté.

Tu réussiras dans la mesure où tu auras su gagner les cœurs.

Cousine Jeanne.

Chant de l'évacuée d'Alsace

Il était si beau mon village d'Alsace ! Si poétiques étaient ses maisonnettes blotties dans la verdure. Le clocher de l'église chantait et trois fois le jour, mélodieux l'angélus tintait. Là-haut, sur la colline, sainte Odile maternelle veillait sur nous, dans son sanctuaire de paix. Il faisait si bon dans notre petit village !

Il était calme aussi. De bruit, d'agitation, point ! De temps en temps, il y avait bien quelques heurts, mais on s'aimait profondément, en vrais fils d'une terre meurtrie souvent, mais toujours valeureuse. Même foi, même idéal ! Il faisait si bon dans notre petit village.

En dépit des bruits de guerre, des grognements de l'ogre là-bas, on restait confiant. A la ligne Siegfried, on y pensait lorsqu'on était de mauvaise humeur, on plaisantait à son sujet sans craindre le spectre avide dont elle concrétisait l'ardeur belliqueuse.

Depuis quelques mois, une mauvaise nouvelle, spectre implacable rôdait à travers le cher petit village. « Il faudrait évacuer bientôt. » Les grands-mères, qui avaient déjà, en 1870 et 1914, vu leur nid détruit se signaient ; mais nous ne savions pas le sens du mot évacuation ; ce mot peu clair ne disait rien de bon. Mieux valait espérer que d'en chercher le sens dans le dictionnaire ! Il faisait si bon dans notre petit village, campé fièrement en sentinelle, à 3 km. de l'Allemagne.

1er septembre, 2 septembre ! On noue et dénoue des paquets sans trêve. On place et déplace tous les objets, on voudrait tous les emporter et pourtant il faut choisir. Choisir ! Que d'hésitations ; il semble que les choses, autrefois indifférentes, paraissent aujourd'hui indispensables. 30 kg., des vivres pour trois jours. On s'énerve à ficeler et déficeler les colis, jamais achevés. On regarde de la fenêtre le petit village, tout triste à cause de l'agitation de ses habitants. Il semble comprendre leur douleur, car il est sympathique, notre gentil village !

3 septembre ! Les canons s'installent. Il y en a un dans notre pré. Poules et lapins éberlués regardent cette chose noire qui n'est ni une charrue, ni une faucheuse, tandis que, familières, les vaches rôdent autour. Papa, dans le hangar, dissimule une cage ; un corps tout chaud palpite à ses pieds tandis qu'il pleure, silencieux. Intriguée, je m'approche. Mon pauvre serin ! Premier deuil pour moi de cette affreuse guerre, notre hantise maintenant. Une mort douce était préférable à la longue agonie ; père l'a compris. Sentinelle de France, poste d'amour vigilant, voilà l'aspect de notre cher petit village en ce 3 septembre.

Non, oui, non. Il faut partir. Les nœuds maladroits faits en pleurant tiennent mal. Reverra-t-on sa maison, le clocher qui chante ? Tandis qu'on s'achemine vers la gare, j'entends une série de miaulements, une voix bien connue trouble la solennité de l'heure. Minet, le regard plein de reproches, me jette, furieux,

une kyrielle de protestations. Un sergent s'approche, déférent : « Mademoiselle, votre chat... » Minet saisit le sens de la phrase inachevée. — Oui, brave poilu, t'en fais pas, tandis que tu te battras, je ferai la guerre aux rats de la Siegfried. — Son regard en dit plus que des paroles. Nous sourions. Mon chat a trouvé un ami.

Les suprêmes allées et venues m'ont mise en retard. L'adieu brusque est moins lamentable. On s'empile dans les vieux wagons. Tandis que les fenêtres sont prises d'assaut, le train s'ébranle. Des yeux exorbités fixent le cher, très cher petit village qu'un contour dérobe à notre vue. Oh ! à cette heure surtout nous sentons combien doux était à nos cœurs le cher, très cher petit village qui a disparu.

1er arrêt. Une localité des Vosges. On descend. 200 personnes s'étendent sur la paille qui couvre le plancher d'un théâtre transformé en asile. Nous pleurons. Dans la nuit nous partons : une longue colonne dessine de sinueux méandres d'ombres dans la cité endormie. A tâtons, dans la gare obscure, on se cherche. Trois jours, deux nuits. Les stations de notre calvaire défilent. Dans les gares où nous passons, la mère, la sœur, l'épouse oublient un instant la blessure toute fraîche de l'adieu au soldat mobilisé pour se pencher sur notre douleur. Leurs consolations revigorent nos esprits, noyés de torpeur, mais hélas !... ce n'est pas du tout le dialecte guttural de notre cher, très cher petit village.

Enfin, voici le but. Nous nous jetons muets d'épuisement et d'émotion sur nos lits de paille. J'habite, avec mes parents et des inconnus, une vieille cuisine de ferme abandonnée. Dans la chambre voisine, deux familles ; en haut, dans les combles, une grand-mère de 78 ans et une amie. Ma chère petite chambre... Cette demeure d'occasion, mes bibelots époussetés avec soin, cette absence de confort. Comparaison douloureuse. Inexprimable détresse de l'exilée, en songeant au coquet petit village, devenu par les circonstances, un renfort du pays de France !

Dans nos rêves, tu hantes notre imagination ; nous revivons par le souvenir chacune des journées du passé. Nous ne savons plus pleurer depuis que l'espérance est venue nous animer. Il y a bien de terribles dépressions en sentant l'hiver si proche. Mais nos âmes reprennent bien vite la direction verticale de notre clocher strasbourgeois.

Oui, notre épreuve chrétiennement acceptée, unie à tant d'autres oblations, non moins douloureuses, deviendra le meilleur bastion de notre résistance nationale. Il est temps que la vague de matérialisme expire, impuissante, au pied des valeurs spirituelles que la tempête de 1939 aura ranimées.

Cher, très cher petit village de B., nous te reverrons. En ruines peut-être. Mais tu sais si bien que notre amour vainqueur accomplira bien vite le grand miracle de résurrection. Et alors, non loin de Strasbourg, au milieu d'une riche plaine, des toits rouges blottis dans la verdure proclameront la pérennité d'une race généreuse et forte, trempée par le malheur.

Vive l'Alsace héroïque ! J. R.